



Vous avez dit Révolution conservatrice?

Dans un essai dense, Paul-François Paoli expose les contradictions qui minent un progressisme à bout de souffle. Et s'efforce de poser les bases d'une saine réaction.

**MALAISE DE L'OCCIDENT
VERS UNE RÉVOLUTION
CONSERVATRICE ?**
Paul-François Paoli.
Éditions Pierre Guillaume
de Roux
302 p. 22,90 €.



Longtemps la droite française fut la plus bête du monde. Manque de réflexion, de création, d'invention. La droite politique était gestionnaire ; elle prenait ses idées à gauche qu'elle recyclait par petits morceaux. Le parti de l'intelligence était à gauche. Tout ce qui n'était pas de gauche ne pensait pas, ou était ostracisé, marginalisé, emmuré. Exilé.

Cette époque est révolue. C'est à droite qu'on pense, qu'on innove, qu'on crée. C'est à droite que cela se passe. Tout va dans le même sens depuis quelques années : la droite prend la rue, les médias, et l'intelligence. La gauche l'a compris et s'en inquiète. Elle insulte, menace, réprime. Rien n'y fait. Sa crise est profonde ; tous ses mythes se brisent les uns après les autres, le Peuple, le Progrès, la République, l'Individu. Elle fait encore illusion par sa puissance de feu médiatique, universitaire, artistique, municipale. Mais elle défend des places et des prébendes, et non plus des idées. Ses plus brillants représentants, comme Jean-Claude Michéa, se font les censeurs impitoyables de ses contradictions. La gauche est en loques. La droite doit prendre la relève.

L'objectif est de façonner enfin un équivalent de ce conservatisme britannique que la droite française, divisée à mort entre réactionnaires et libéraux, et fascinée quoi qu'elle en ait par la Révolution française, n'a jamais réussi à mettre sur pied. Paul-François Paoli met sa pierre à l'édifice. Il le fait avec sérieux et solidité.

Manque parfois un brin de brio, de légèreté dans la forme, comme si Paoli voulait inconsciemment rompre avec la « malédiction » de la droite, qui a souvent par le passé sacrifié la profondeur de la réflexion à la seule élégance littéraire. Il le fait à la fois en journaliste vulgarisateur et en intellectuel qui façonne une pensée à partir d'autres pensées. Il cite d'abondantes lectures qui nourrissent un texte dense, parfois trop : de saint Augustin à Pierre Manent, d'Aristote à René Girard, de Nietzsche à Raymond Boudon. Et tant d'autres.

Paoli frappe d'emblée où il faut : l'Histoire. Ou plutôt l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Un incroyable travestissement de la vérité qui fait de la gauche la matrice de la Résistance et la droite, celle de la Collaboration, alors que les premiers résistants furent pour la plu-

L'objectif est de façonner enfin un équivalent de ce conservatisme britannique que la droite française, divisée à mort entre réactionnaires et libéraux, n'a jamais réussi à mettre sur pied

part des aristocrates monarchistes, et parfois antisémites (alliés pour la circonstance à quelques juifs républicains !). Paoli n'est pas le premier à clamer cette vérité, mais l'usurpation historique de la gauche est si puissamment ancrée qu'il faut sans cesse la marteler. Paoli, avec finesse, se réapproprie le général de Gaulle, annexé indûment par la gauche, et n'hésite pas à revendiquer avec justesse Charles Maurras, qui, comme le dit un jour de Gaulle, « est devenu fou à force d'avoir toujours raison ».

À partir de cette Histoire tronquée et falsifiée, la gauche a non seulement fondé son hégémonie sur l'université française, les milieux intellectuels et culturels du pays ; mais elle a pu engager un formidable travail de « déconstruction » de toutes les structures traditionnelles et verticales, Église, religion, nation, famille, jusqu'à la distinction des sexes, entre hommes et femmes. Paoli a bien compris que tout était lié, que la mort de Dieu, la mort du père, et la destruction de la famille et de la nation étaient un projet unique mené conjointement. Ce n'était pas la première fois dans l'histoire ; déjà, la Révolution, comme l'avait finement noté Balzac, avait tué tous les pères en guillotinant Louis XVI ; mais la Révolution bourgeoise avait, prise de panique, aussitôt remis un père à la tête de l'État (Bonaparte) et redonné au régime

patriarcal au sein de la famille une vigueur qu'il avait même souvent perdue sous l'Ancien Régime ! Les révolutionnaires et leurs héritiers de la République des Jules étaient par ailleurs de farouches patriotes,

quand leurs lointains successeurs ont « *dénationalisé la France gaullienne au nom des valeurs de la République* », transformant le cher et vieux pays en « *un paradigme humanitaire* ».

La nouvelle période de déconstruction qui s'ouvre avec les années 1970 ne s'arrête plus à rien. Paoli, qui a déjà travaillé sur le sujet, décortique avec soin les contradictions de nos petits marquis et précieuses ridicules du féminisme, libéraux pour les femmes et puritains pour les hommes. Sa force et son audace sont de s'appuyer sans complexe sur un ca-

tholicisme dépouillé de sa gangue démocrate-chrétienne, humaniste jusqu'à la naïveté, que dénonçait déjà Nietzsche et qu'on retrouve parfois chez le nouveau pape François si aimé - ce n'est pas un hasard - des médias.

Paoli pose crûment la question qu'une gauche athée et droit-de-l'homme refuse : « *Si Dieu n'existe pas, pourquoi avoir des droits envers autrui ?* » Si l'homme n'est pas regardé, observé, jugé, par plus haut que lui, au nom de quoi se sentirait-il des responsabilités envers autrui ? Une question qu'on peut décliner au niveau de la nation : si chaque individu est son propre royaume, si chacun peut défendre son droit à la différence sans se soucier de l'histoire et de la culture séculaires de la France, pourquoi se côtoyer, se supporter ; et encore plus, pourquoi se sentir solidaire ? Pourquoi se tolérer, pourquoi ne pas s'affronter, se faire la guerre ?

Paoli mène au bout la déconstruction des déconstructeurs. Montre leurs contradictions, leurs hypocrisies, leurs illusions. Il dépeint sans se lasser cet individu progressiste que la gauche a façonné, consommateur décervelé qui refuse de mettre des limites à ses désirs, même les plus capricieux, ce « *senorito satisfait* », comme l'appelle drôlement Ortega y Gasset.

Quand on a achevé la lecture de cet ouvrage, on se dit que la gauche a raison d'être inquiète ; on comprend mieux son irritabilité, sa susceptibilité extrême. Sa violence révèle le désarroi de ceux qui sont au bout d'une logique, au bout d'une histoire. On se dit que la seule chance de la gauche, sa seule assurance de survie, réside dans la médiocrité d'une classe politique de droite, qui, elle, n'a encore rien vu, rien senti, rien compris de cette révolution conservatrice en marche. ■